

Dominique Fontaine
Prêtre de la Mission de France
Curé du pôle Bussy-Lagny

**Comment Thérèse de Lisieux nous fait découvrir
la Miséricorde et les œuvres de Miséricorde**

Conférence lors du pèlerinage du 7 mai 2016 à Lisieux

C'est Thérèse de Lisieux qui, à la fin du 19^{ème} siècle, a fait découvrir à l'Eglise que c'est la Miséricorde qui est première, que c'est l'Amour miséricordieux qui sauvera le monde. Nous allons suivre le chemin de la découverte de Thérèse et ses conséquences pour elle et pour la mission de l'Eglise.

Dans ma vie, j'avais découvert Thérèse de Lisieux en famille depuis que je suis tout petit. Et en plus ma mère s'appelait Thérèse ! Mais c'est en arrivant au séminaire de la Mission de France que j'ai commencé vraiment à lire ses écrits et à me passionner pour son chemin spirituel. Cependant, je n'avais jamais étudié particulièrement ce qu'elle dit de la Miséricorde. Alors pour vous parler aujourd'hui, j'ai pris le temps de relire un peu tout ce qu'elle a écrit.

Et j'ai fait une découverte qui m'a vraiment étonné : c'est seulement deux ans avant sa mort qu'elle commence à employer ce mot miséricorde. Nous sommes en juin 1895, Thérèse avait déjà écrit beaucoup de lettres, des prières, des poèmes, des pièces de théâtre pour ses sœurs carmélites. Mais avant cette date, Thérèse n'avait employé que 2 fois le mot Miséricorde. Et puis ensuite, dans les deux dernières années de sa vie, elle n'a que ce mot à la bouche ! Que s'est-il passé ? C'est cette énigme que je voudrais vous aider à découvrir.

Depuis le début de l'après midi de ce pèlerinage qui nous a conduit du Mont St Michel à Lisieux, dans votre livret, aux Buissonnets, au carmel ou à la basilique, vous avez découvert la vie de Thérèse, son amour passionné pour Jésus, ses souffrances depuis sa tendre enfance, la mort de sa mère Zélie à 4 ans, sa dépression à l'âge de 10 ans, son marathon pour pouvoir entrer au carmel, la force de sa prière pour sauver le criminel Pranzini, la maladie de son père (et on disait dans Lisieux que c'était elle qui l'avait rendu fou en le quittant pour entrer au Carmel). En 1895, elle a la joie de voir sa sœur chérie Céline entrer elle aussi au Carmel après la mort de Louis Martin. A ce moment-là, son autre sœur Pauline est la prieure. C'est elle qui demande à Thérèse d'écrire ses souvenirs d'enfance, car elle avait quitté Thérèse pour entrer au carmel quand celle-ci avait 10 ans et elle connaissait peu l'évolution de sa petite sœur. Thérèse a récupéré grâce à Céline des lettres de ses parents, surtout de Zélie, et elle redécouvre sa petite enfance. Elle commence à écrire, c'est le manuscrit A de ce qui sera L'histoire d'une âme.

Et pendant qu'elle écrit sa vie, un événement va se passer. C'est le 9 juin, jour de la fête de la Trinité. C'est l'irruption de la Miséricorde dans la vie de Thérèse. Au réfectoire, on lisait souvent des notices parlant de la vie des carmélites qui venaient de décéder dans d'autres carmels. Et la veille, le 8 juin au soir, on a évoqué une carmélite de Luçon, qui s'était offerte en victime à la justice divine et dont l'agonie, le vendredi saint précédent, avait été terrible. La mourante s'était écriée avec angoisse : « je porte les rigueurs de la Justice divine ! La justice divine ! » Dans les carmels de France à cette époque, il n'était pas rare que des religieuses, marquées par une spiritualité mettant en exergue un Dieu vengeur, se vouent ainsi à être des victimes réparatrices et connaissent de grandes crises d'angoisse.

Au matin du dimanche, Thérèse à la messe entend plusieurs fois le mot miséricorde dans la liturgie de ce jour, dans le chant d'entrée, celui de l'offertoire et de la communion. Ce mot la touche. Et tout à coup elle éclate au fond d'elle-même. Vous allez le voir, ce cri du cœur est une vraie conversion. Elle renverse l'idée de donner sa vie comme victime. Il s'agit d'être « victime de l'amour » !

C'est ce que nous allons comprendre en lisant ce qu'elle dit de cet événement dans son manuscrit de l'Histoire d'une âme à la page 83. C'est Thérèse qui souligne certains mots, mais c'est moi qui mets en gras les mots clés.

Le bon Dieu m'a donné sa Miséricorde infinie et c'est à travers elle que je contemple les autres perfections Divines ! Alors toutes m'apparaissent rayonnantes d'amour, la justice même (et peut-être encore plus que tout autre) me semble revêtue d'amour. Quelle douce joie de penser que le Bon Dieu est Juste, c'est-à-dire qu'il tient compte de nos faiblesses, qu'il connaît parfaitement la fragilité de notre nature. De quoi donc aurais-je peur ? Ah le Dieu infiniment juste qui daigna pardonner avec tant de bonté toute les fautes de l'enfant prodigue, ne doit-Il pas être Juste aussi envers moi qui « suis toujours avec lui » ?

Thérèse se débattait avec la question des « perfections divines », la première étant la Justice. Et voilà qu'elle découvre que la Miséricorde est première et qu'elle est le prisme pour découvrir l'identité du Père, telle que St Jean Paul II, le cardinal Kasper et le pape François l'ont mis en valeur. Quand elle parle de Jésus, Thérèse a toujours en arrière fond un passage de l'Évangile. Ici, elle ne pouvait pas se reconnaître dans le fils prodigue, puisqu'elle n'avait jamais quitté la maison du Père, elle se reconnaît alors de façon étonnante dans le fils aîné. Elle renverse la parabole et poursuit en racontant ce qui s'est passé le 9 juin :

Cette année le 9 Juin fête de la Sainte Trinité, j'ai reçu la grâce de comprendre plus que jamais combien Jésus désire être aimé. Je pensais aux âmes qui s'offrent comme victimes à la **Justice** de Dieu afin de détourner et d'attirer sur elles les châtements réservés aux coupables, cette offrande me semblait grande et généreuse, mais j'étais loin de me sentir portée à la faire. « O mon Dieu ! m'écriai-je au fond de mon cœur, n'y aura-t-il que votre **Justice** qui recevra des âmes s'immolant en victimes ?... Votre **Amour Miséricordieux** n'en a-t-il pas besoin lui aussi ?... De toutes parts il est méconnu, rejeté ; les cœurs dans lesquels vous désirez le prodiguer se tournent vers les créatures leur demandant le bonheur avec leur misérable affection, au lieu de se jeter dans vos bras et d'accepter votre **Amour** infini... O mon Dieu ! votre Amour méprisé va-t-il rester en votre Cœur ? Il me semble que si vous trouviez des âmes s'offrant en Victimes d'holocaustes à votre Amour, vous les consumeriez rapidement, il me semble que vous seriez heureux de ne point comprimer les flots d'infinies tendresses qui sont en vous... Si votre Justice aime à se décharger, elle *qui ne s'étend que sur la terre*, combien plus votre **Amour Miséricordieux** désire-t-il **embraser** les âmes, puisque votre **Miséricorde s'élève jusqu'aux Cieux**... O mon Jésus ! que ce soit moi cette heureuse victime, consommez votre holocauste par le feu de votre Divin Amour !... »

Ah ! depuis cet heureux jour, il me semble que l'**Amour** me pénètre et m'environne, il me semble qu'à chaque instant cet **Amour Miséricordieux** me renouvelle, purifie mon âme et n'y laisse aucune trace de péché, aussi je ne puis craindre le purgatoire... Je sais (...) que le Feu de l'Amour est plus sanctifiant que celui du purgatoire, je sais que Jésus ne peut désirer pour nous de souffrances inutiles et qu'Il ne m'inspirerait pas les désirs que je ressens, s'Il ne voulait les combler...

Thérèse n'est plus la même. Il y a un changement spirituel en elle. Elle a le sentiment de faire une vraie découverte, qu'elle veut faire partager à Céline en lui proposant de « s'offrir elles mêmes à l'amour miséricordieux du Bon Dieu ». Une des raisons qui ont poussé l'Église en 1997 à déclarer Thérèse de Lisieux docteur de l'Église est la suivante : « elle a aidé à guérir les âmes des rigueurs et des craintes de la doctrine janséniste, plus portée à souligner la justice de Dieu que sa divine miséricorde. Elle a contemplé et adoré dans la miséricorde de Dieu toutes les perfections divines, parce que « la justice même (et peut être encore plus que toute autre) me semble revêtue d'amour ». C'est ce que nous venons de lire.

A partir de là, Thérèse peut relire toute sa vie à la lumière de la miséricorde de Dieu. Un peu comme les disciples d'Emmaüs ont pu relire toute leur vie avec Jésus à la lumière de sa passion et de sa résurrection. Elle va alors écrire une préface à son Manuscrit (p.1), que nous allons regarder maintenant et qui est une première esquisse de sa petite voie, une voie courte comme un ascenseur pour éviter de « gravir le rude escalier de la perfection ».

Thérèse a 22 ans. Elle va écrire l'histoire de sa vie telle qu'elle la relit à la lumière de sa découverte de la Miséricorde. A 10 ans, elle avait été guérie de sa dépression en voyant le sourire de Marie. Apportée par sa sœur Céline, la statue était dans l'antichambre de sa cellule. Thérèse a une question qui la travaille depuis son enfance : pourquoi ces inégalités devant le Salut de Dieu ? Il ya les grands saints pécheurs et convertis, les saints favorisés depuis leur naissance, ceux qui ne connaîtront jamais Dieu, les enfants morts à la naissance sans être baptisés et qu'on pensait privés de Dieu. Thérèse va trouver la réponse en contemplant la nature printanière. Toutes les fleurs ont leur beauté. Elle découvre que le propre de l'amour est de s'abaisser. L'Amour peut donc voir ces fleurs qu'on ne peut voir de haut. Lisons cette préface au Manuscrit A.

Je ne vais faire qu'une seule chose : Commencer à chanter ce que je dois redire éternellement – Les **Miséricordes** du Seigneur !!!

Avant de prendre la plume, je me suis agenouillée devant la statue de Marie (celle qui nous a donné tant de preuves des maternelles préférences de la Reine du Ciel pour notre famille), je l'ai suppliée de guider ma main afin que je ne trace pas une seule ligne qui ne lui soit agréable. Ensuite ouvrant le Saint Évangile, mes yeux sont tombés sur ces mots : — « Jésus étant monté sur une montagne, il appela à Lui ceux qu'il lui plut ; et ils vinrent à Lui. » (St Marc, chap.III, v.13). Voilà bien le mystère de ma vocation, de ma vie tout entière et surtout le mystère des privilèges de Jésus sur mon âme... Il n'appelle pas ceux qui en sont dignes, mais ceux qu'il plait ou comme le dit St Paul : « Dieu a pitié de qui Il veut et Il fait **miséricorde** à qui Il veut faire **miséricorde**. Ce n'est donc pas l'ouvrage de celui qui veut, mais de Dieu, qui fait

miséricorde. » (*Rom. chap.IX, vv.15 et 16*). Longtemps je me suis demandé pourquoi le bon Dieu avait des préférences, pourquoi toutes les âmes ne recevaient pas un égal degré de grâces, je m'étonnais en Le voyant prodiguer des faveurs extraordinaires aux Saints qui l'avaient [2v°] offensé, comme S^t Paul, S^t Augustin et qu'Il forçait pour ainsi dire à recevoir ses grâces ou bien en lisant la vie de Saints que Notre Seigneur s'est plu à caresser du berceau à la tombe, sans laisser sur leur passage aucun obstacle qui les empêchât de s'élever vers Lui et **prévenant** ces âmes de telles faveurs qu'elles ne pouvaient ternir l'éclat immaculé de leur robe baptismale, je me demandais pourquoi les pauvres sauvages par exemple mouraient en grand nombre avant d'avoir même entendu prononcer le nom de Dieu... Jésus a daigné m'instruire de ce mystère, Il a mis devant mes yeux le livre de la nature et j'ai compris que toutes les fleurs qu'Il a créées sont belles, que l'éclat de la rose et la blancheur du Lys n'enlèvent pas le parfum de la petite violette ou la simplicité ravissante de la pâquerette... J'ai compris que si toutes les petites fleurs voulaient être des roses, la nature perdrait sa parure printanière, les champs ne seraient plus émaillés de fleurettes...

Ainsi en est-il dans le monde des âmes qui est le jardin de Jésus. Il a voulu créer les grands saints qui peuvent être comparés au Lys et aux roses mais il en a créé aussi de plus petits et ceux-ci doivent se contenter d'être des pâquerettes ou des violettes destinées à réjouir les regards du bon Dieu lorsqu'Il les abaisse à ses pieds, la perfection consiste à faire sa volonté, à être ce qu'Il veut que nous soyons...

J'ai compris encore que l'amour de Notre Seigneur se révèle aussi bien dans l'âme la plus simple qui ne résiste en rien à sa grâce que dans l'âme la plus sublime, en effet le propre de l'amour étant de s'abaisser, si toutes les âmes ressemblaient à celles des Saints docteurs qui ont illuminé l'Église [3r°] par la clarté de leur doctrine, il semble que le bon Dieu ne descendrait pas assez bas en venant jusqu'à leur cœur, mais Il a créé l'enfant qui ne sait rien et ne fait entendre que de faibles cris, Il a créé le pauvre sauvage n'ayant pour se conduire que la loi naturelle et c'est jusqu'à leur cœur qu'Il daigne s'abaisser, ce sont là ses fleurs des champs dont la simplicité Le ravit... En descendant ainsi, le Bon Dieu montre sa grandeur infinie. De même que le soleil éclaire en même temps les cèdres et chaque petite fleur comme si elle était seule sur la terre, de même Notre Seigneur s'occupe aussi particulièrement de chaque âme que si elle n'avait pas de semblables.

(...) Je me trouve à une époque de mon existence où je puis jeter un regard sur le passé : mon âme s'est murie dans le creuset des épreuves intérieures et extérieures, maintenant comme la fleur fortifiée par l'orage je relève la tête et je vois qu'en moi se réalisent les paroles du psaume XXII. Le Seigneur est mon Pasteur je ne manque de rien. Il me fait reposer dans des pâturages agréables et fertiles.(...) Mais lors même que je descendrais dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal ; parce que vous serez avec moi, Seigneur !

Toujours le Seigneur a été pour moi compatissant et rempli de douceur. Lent à punir et abondant en **miséricordes** (Ps CII, v.8.) Aussi, ma Mère, c'est avec bonheur que je viens chanter près de vous les **miséricordes** du Seigneur. (...) La fleur qui va raconter son histoire se réjouit d'avoir à publier les **prévenances** tout à fait gratuites de Jésus, elle reconnaît que rien n'était capable en elle d'attirer ses regards divins et sa **miséricorde** seule a fait tout ce qu'il y a de bien en elle.

Elle va reprendre son débat entre les grands saints qui étaient pécheurs et qui se sont convertis et entre ceux qui n'ont jamais été de grands pécheurs, à travers cette parabole de Luc 7, 36-50 : la pécheresse au parfum et la parabole des deux débiteurs, qui fait partie des paraboles de la Miséricorde : plus on est pardonné, plus on aime. C'est la cas de Marie Madeleine. Cela posait beaucoup de questions à Thérèse. Sa découverte de la miséricorde lui donne la solution. Elle invente alors une nouvelle parabole, celle des deux amours : l'amour de repentance et l'amour de prévenance. Comment peut-elle aimer plus que Marie Madeleine ?

Je reconnais que sans Lui, je serais tombée aussi bas que Ste Madeleine et la profonde parole de Notre Seigneur à Simon retentit avec une grande douceur dans mon âme ... Je le sais, celui à qui on remet moins, aime moins, mais je sais aussi que Jésus m'a plus remis qu'à Ste Madeleine, puisqu'il m'a remis d'avance, m'empêchant de tomber ; ah ! que je voudrais pouvoir expliquer ce que je sens.

Voici un exemple qui traduira un peu ma pensée. Je suppose que le fils d'un habile docteur rencontre sur son chemin une pierre qui le fasse tomber et dans cette chute il se soit cassé un membre, aussitôt son père vient à lui, le relève avec amour, soigne ses blessures et bientôt son fils guéri lui témoigne sa reconnaissance. Sans doute cet enfant a bien raison d'aimer son père, mais je vais encore faire une supposition. Le père ayant su que sur la route de son fils se trouvait une pierre, s'empresse d'aller devant lui et la retire sans être vu de personne. Certainement ce fils, (39r°) objet de sa **prévoyante tendresse**, ne sachant pas le malheur dont il est délivré par son père, ne lui témoignera pas sa reconnaissance et l'aimera moins que s'il avait été guéri par lui. Mais s'il vient à connaître le danger auquel il vient d'échapper, ne l'aimera-t-il pas davantage ? Eh bien, c'est moi qui suis cette enfant objet de **l'amour prévoyant** d'un Père qui n'a pas envoyé son Verbe pour racheter les justes mais les pécheurs. Il veut que je l'aime parce qu'**il m'a remis, non pas beaucoup, mais tout**. Il n'a pas attendu que je l'aime beaucoup comme Ste Madeleine, mais il a voulu que je sache comment il m'avait aimé d'un amour d'**ineffable prévoyance**, afin que maintenant je l'aime à la **folie** ! J'ai entendu dire qu'il ne s'est pas rencontré une âme pure aimant davantage qu'une âme **repentante**, ah ! que je voudrais faire mentir cette parole !

Thérèse est alors comblée de grâces. Elle est heureuse et voudrait faire découvrir à ses sœurs, aux carmélites et à tous les athées de son temps cet amour miséricordieux du Père. Elle voudrait être missionnaire de l'amour miséricordieux dans le monde entier. C'est là qu'elle reçoit la chance de pouvoir correspondre avec deux futurs prêtres, l'abbé Bellière, séminariste du diocèse, et surtout le Père Adolphe Roulland, prêtre des Missions étrangères de Paris, qui va partir en Chine. Elle aurait voulu elle-même partir au carmel de Saïgon, mais cela n'a pas été envisageable, du fait de sa santé.

Elle voudrait que tous découvrent le cœur brulant d'amour du Christ et leur faire partager sa découverte bouleversante de l'amour miséricordieux. Et voilà qu'elle va en avoir l'occasion, mais pas de la manière dont elle pensait. Elle va entrer dans une grande épreuve de la foi, une grande nuit, qui va la rendre solidaire et proche des incroyants. C'est le deuxième événement essentiel de ces deux dernières années de la vie de Thérèse. Cela s'est passé à Pâques 1896, 18 mois avant sa mort. Thérèse est dans la joie de sa découverte de l'Amour miséricordieux. Elle vient de sentir durant la nuit du jeudi au vendredi saint du sang qui coulait de sa bouche, hémorragie signe de la tuberculose. Elle pense mourir bientôt, elle est dans la joie de rejoindre le Christ. Et voilà qu'après Pâques elle entre dans cette grande épreuve de la foi.

Elle va raconter cet événement dans un autre cahier qu'elle écrit en juin 1897, à la demande de la nouvelle prieure, Mère Marie de Gonzague, qui a remplacé Pauline, et qui lui demande de continuer à écrire son itinéraire spirituel. Entrons dans ce récit étonnant et émouvant.

Je jouissais alors d'une *foi* si vive, si claire, que la pensée du ciel faisait tout mon bonheur, je ne pouvais croire qu'il y eût des impies n'ayant pas la foi. Je croyais qu'ils parlaient contre leur pensée en niant l'existence du ciel. Aux jours si joyeux du temps pascal, **Jésus m'a fait sentir qu'il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi**. Il permit que mon âme fût envahie des plus épaisses ténèbres et que la pensée du ciel ne soit plus qu'un sujet de combat et de tourment. Cette épreuve ne devait pas durer quelques jours, quelques semaines, elle devait ne s'éteindre qu'à l'heure marquée par le Bon Dieu ... et cette heure n'est pas encore venue. Je voudrais pouvoir exprimer ce que je sens, mais hélas, je crois que c'est impossible. Il faut avoir voyagé sous ce sombre tunnel pour en comprendre l'obscurité. Je vais cependant essayer de l'expliquer par une comparaison.

Je suppose que je suis née dans un pays environné d'un épais brouillard, jamais je n'ai contemplé le brillant aspect de la nature inondée, transfigurée par le brillant soleil ; dès mon enfance il est vrai je sais que le pays où je suis n'est pas ma patrie qu'il en est un autre vers lequel je dois sans cesse aspirer. Ce n'est pas une histoire inventée par un habitant du triste pays où je suis, c'est une réalité certaine, car le Roi de la patrie au brillant soleil est venu vivre 33 ans (*6r°*) dans le pays des ténèbres, hélas, les ténèbres n'ont pas compris que ce divin roi était la lumière du monde.

Mais Seigneur, votre enfant vous demande pardon pour ses frères, elle accepte de manger aussi longtemps que vous le voudrez le pain de la douleur et ne veut point se lever de cette table remplie d'amertume où mangent les pauvres pécheurs avant le jour que vous avez marqué ... Mais aussi ne peut-elle pas dire en son nom, **au nom de ses frères** : Ayez pitié de nous Seigneur, car nous sommes de pauvres pécheurs !...Oh ! Seigneur, renvoyez-nous justifiés ... Que tous ceux qui ne sont point éclairés par le lumineux flambeau de la Foi le voient luire enfin ... ô Jésus s'il faut que la table souillée par eux soit purifiée par une âme qui vous aime, je veux bien y manger seule le pain de l'épreuve jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'introduire dans votre lumineux royaume.

(...) Lorsque je veux reposer mon cœur fatigué des ténèbres qui l'entourent par le souvenir du pays lumineux vers lequel j'aspire mon tourment redouble, il me semble que les ténèbres empruntant la voix des pécheurs me disent en se moquant de moi : - Tu rêves la lumière, une patrie embaumée des plus suaves parfums, tu rêves la possession *éternelle* du créateur de toutes ces merveilles, tu crois sortir un jour des brouillards qui t'environnent, avance, avance, réjouis toi de la mort qui te donnera non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, **la nuit du néant**. »

Thérèse est vraiment dans la nuit de la foi, la « nuit du néant ». Mais cette nuit est une façon pour elle de se découvrir solidaire des incroyants, ces hommes qu'elle découvre honnêtes avec eux-mêmes. « Il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi », écrit-elle. Au lieu de se lamenter sur son sort, elle ouvre son expérience sur celle des « *impies* », qu'elle **comprend de l'intérieur**. Thérèse ressent ce que c'est que de ne plus avoir l'espérance du ciel après la mort. Ce qu'elle vit et exprime à travers cette épreuve, c'est une nouvelle fraternité. Ces athées, ces impies, ces hommes qui refusent la grâce, **elle en fait des frères**, ce qui est scandaleux pour le milieu chrétien de son époque. Elle l'exprime dans un de ces glissements de style dont elle est coutumière, quand son récit se transforme en prière. C'est un cri du cœur, celui du publicain de la parabole du pharisien et du publicain (Luc 18,13).

Nous sommes ici au cœur de l'expérience spirituelle qu'ont fait beaucoup de membres de la Communauté Mission de France. **Thérèse a vécu la découverte « qu'il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi » comme une grâce venant du Christ.** A sa suite, beaucoup d'entre nous ont reçu cette même découverte comme une grâce. Nous avons constaté que, bien avant nous, Thérèse avait reçu cette grâce d'entrer dans une compréhension mystique de l'incroyance, de ce monde si étranger pour elle. Nous aussi nous avons été plongés dans ce monde de ceux pour qui il n'y a pas d'autre réalité que la condition humaine dans sa finitude, de ceux qui disent: « il n'y a rien après la mort », ce monde de ceux qui, en toute droiture, s'interrogent sur Dieu mais ne peuvent pas le pressentir comme celui en qui ils pourraient vraiment mettre leur confiance.

Mais quand on prend ainsi au sérieux l'expérience spirituelle de ces hommes, on ne peut pas rester indifférent. Et notre foi est remise en question. Ceux qui, en toute conscience, écartent Dieu-Amour de leur vie entrent en quelque sorte dans notre propre vie et nous disent de l'intérieur de nous-mêmes : « *tu rêves la lumière...* ». Et c'est alors que nous vivons la foi sous le registre de l'obscurité, nous devenons vulnérables à ce refus d'une lumière qui jaillirait après la nuit de cette vie.

En acceptant de « rester à la table des pécheurs », comme elle dit, Thérèse s'est rendue intérieure à leur expérience spirituelle. C'est à ce charisme que la Mission de France a puisé. C'est ce que dira Mgr Guy Gaucher, ancien évêque de Lisieux : « Quand Thérèse expérimente une grande nuit de la foi à la fin de sa vie, c'est une nuit apostolique. Elle parle des pécheurs comme ses frères. Elle est assise à leur table. A l'époque, on se bagarrait beaucoup avec les incroyants, mais on n'avait pas l'idée d'être assis à leur table dans la nuit pour qu'ils aient la lumière. C'est de là qu'est née la Mission de France. »

Continuons à entendre Thérèse, dans ce récit.

Ah ! que Jésus me pardonne si je Lui ai fait de la peine, mais il sait bien que tout en n'ayant pas la jouissance de la foi, je tâche au moins d'en faire les œuvres. Je crois avoir fait plus d'actes de foi depuis un an que pendant toute ma vie. (...) Ma Mère bien aimée, je vous parais peut être exagérer mon épreuve, en effet si vous jugez d'après les sentiments que j'exprime dans les petites poésies que j'ai composées cette année, je dois vous sembler une âme remplie de consolations et pour laquelle **le voile de la foi** s'est presque déchiré, et cependant ... ce n'est plus un voile pour moi, c'est **un mur qui s'élève jusqu'au ciel** et couvre le firmament étoilé ... Lorsque je chante le bonheur du Ciel, l'éternelle possession de Dieu, je n'en ressens aucune joie, car je chante simplement ce que je veux croire. O ma mère, jamais je n'ai senti si bien combien le Seigneur est doux et miséricordieux, il ne m'a envoyé cette **épreuve** qu'au moment où j'ai eu la force de la supporter. Elle enlève tout ce qui aurait pu se trouver de satisfaction naturelle dans le désir que j'avais du Ciel ... Mère bien aimée, il me semble maintenant que rien ne m'empêche de m'envoler, car je n'ai plus de grands désirs si ce n'est celui d'**aimer jusqu'à mourir d'amour** ... (9 Juin)

Traditionnellement, la foi est un voile qui doit se déchirer après notre mort pour faire place à la vision de Dieu. Or Thérèse est devant un mur, qui l'enferme complètement dans la nuit que vivent les incroyants. Cette image du mur a été reprise par le cardinal Suhard quand il a fondé la Mission de France : « il y a un mur qui sépare l'Eglise de la masse ».

Je note la différence d'accent entre « la nuit du néant » du § précédent et « mourir d'amour » à la fin de celui-ci. On voit la profondeur de l'épreuve que vit Thérèse : elle ne voit plus rien après la mort, mais elle continue à aimer et à se confier à l'Amour miséricordieux. Comme elle ne sent plus la présence de Dieu, elle prend comme boussole ce que nous appelons **les œuvres de miséricorde**. Elle veut exprimer sa foi, sa volonté de croire, par des actes, des « actes de foi », des œuvres de miséricorde. Cette épreuve est l'occasion pour elle de vivre autrement et d'approfondir la vraie charité. Ecoutons-la.

Cette année, ma Mère chérie, le bon Dieu m'a fait la grâce de comprendre ce que c'est que la charité, avant je le comprenais, il est vrai, mais d'une manière imparfaite, je n'avais pas approfondi cette parole de Jésus : (...) « je vous fais un commandement nouveau, c'est de vous entr'aimer, et que comme je vous ai aimés, vous vous aimiez les uns les autres. La marque à quoi tout le monde connaîtra que vous êtes mes disciples, c'est si vous vous entr'aimez. Comment Jésus a-t-Il aimé ses disciples et pourquoi les a-t-Il aimés ? Ah! ce n'était pas leurs qualités naturelles qui pouvaient l'attirer, ils étaient de pauvres pêcheurs ignorants et remplis de pensées terrestres. Cependant Jésus les appelle ses amis, ses frères, Il veut les voir régner avec Lui dans le royaume de son Père et pour leur ouvrir ce royaume. Il veut mourir sur une croix car Il a dit : Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime.

Mère bienaimée, en méditant ces paroles de Jésus, j'ai compris combien mon amour pour mes sœurs était imparfait, j'ai vu que je ne les aimais pas comme le Bon Dieu les aime. Ah! je comprends maintenant que la charité parfaite consiste à supporter les défauts des autres, à ne point s'étonner de leurs faiblesses, à s'édifier des plus petits actes de vertu qu'on leur voit pratiquer, mais surtout j'ai compris que la charité ne doit point rester enfermée dans le fond du cœur : Personne, a dit Jésus, n'allume un flambeau pour le mettre sous le boisseau, mais on le met sur le chandelier, **afin qu'il éclaire tous ceux qui sont dans la maison.** Il me semble que **ce flambeau représente la charité** qui doit éclairer, réjouir non seulement ceux qui me sont les plus chers, mais tous ceux qui sont dans la maison, **sans excepter personne.**

Dans sa vie spirituelle, Thérèse avance toujours avec Jésus tel qu'elle le voit vivre dans les évangiles. Elle médite ici le discours de Jésus après la Cène et découvre que l'essentiel est d'aimer vraiment dans les plus petits actes du quotidien. Elle découvre cette œuvre de miséricorde spirituelle qui nous a fait tant sourire pour l'année de la Miséricorde : supporter patiemment les personnes ennuyeuses.

Et elle découvre que la Charité, l'Amour, est la lumière du monde. Quand Jésus dit que la lampe ne doit pas rester sous le boisseau, il ne s'agit pas d'abord de proclamer la foi mais de vivre la charité. C'est la charité qui est missionnaire, en direction de tous ceux qui vivent dans la maison commune de notre planète, sans excepter personne, comme le précise Thérèse.

Cela rejoint pour moi une parole du pape Benoît XVI dans son encyclique Dieu est Amour (n°31) : « Le chrétien sait quand le temps est venu de parler de Dieu et quand il est juste de Le taire et de ne laisser parler que l'amour. Il sait que Dieu est amour et qu'il se rend présent précisément dans les moments où rien d'autre n'est fait sinon qu'aimer. »

Thérèse arrive à la fin de son manuscrit. Elle réfléchit sur la force de la prière, puis elle médite sur une phrase du Cantique des Cantiques qui l'avait toujours frappée : « Attirez moi, nous courrons à l'odeur de Vos parfums ». Thérèse est attirée par le Christ, mais elle emmène avec elle dans sa course tous ses frères, tous ceux qu'elle aime et pour qui elle prie.

Elle termine en revenant pour la dernière fois sur la miséricorde prévenante de Dieu qu'elle avait découverte le 9 juin, deux ans avant.

Thérèse écrit cette dernière page au crayon de papier, car elle n'avait plus la force de tremper la plume dans l'encrier. Son écriture se fait plus difficile et elle nous laisse ces deux mots qui résument tout : la confiance et l'amour. Elle termine par un gros point final, bien appuyé comme le font les enfants.

Un Savant a dit : « Donnez-moi un levier, un point d'appui, et je soulèverai le monde. » Ce qu'Archimède n'a pu obtenir parce que sa demande ne s'adressait point à Dieu et qu'elle n'était faite qu'au point de vue matériel, Les Saints l'ont obtenu dans toute sa plénitude. Le Tout-Puissant leur a donné pour point d'appui : *Lui-même*, et *Lui seul*. Pour levier : L'oraison, qui embrase d'un feu d'amour, et c'est ainsi qu'ils ont soulevé le monde, c'est ainsi que les Saints encore militants le soulèvent et que jusqu'à la fin du monde les Saints à venir le soulèveront aussi.

Ma Mère chérie, maintenant je voudrais vous dire ce que j'entends par l'odeur des parfums du Bien-Aimé. — Puisque Jésus est remonté au Ciel, je ne puis le suivre qu'aux traces qu'Il a laissées, mais que ces traces sont lumineuses, qu'elles sont embaumées ! Je n'ai qu'à jeter les yeux dans le St Évangile, aussitôt je respire les parfums de la vie de Jésus et je sais de quel côté courir... Ce n'est pas à la première place, mais à la dernière que je m'élance, au lieu de m'avancer avec le pharisien, je répète, remplie de confiance, l'humble prière du publicain, mais surtout j'imité la conduite de Madeleine, son étonnante ou plutôt son amoureuse audace qui charme le Cœur de Jésus, séduit le mien. Oui je le sens, quand même j'aurais sur la conscience tous les péchés qui se peuvent commettre, j'irais le cœur brisé de repentir me jeter dans les bras de Jésus, car je sais combien Il chérit l'enfant prodigue qui revient à Lui. Ce n'est pas parce que Le bon Dieu, dans sa **prévenante miséricorde** a préservé mon âme du péché mortel que je m'élève à Lui par la confiance et l'amour.